

— Et votre jeune homme était Toulousain ? — De Toulouse même. C'est Paris qui l'a tué. Il avait la poitrine faible, il s'en va dans le Nord ; c'est comme un fleur qu'on transplante. Il a languie deux ans, et puis... plus personne ! J'aurais brûlé Paris quand j'ai appris cette mort. Enfin ceci nous reste, Paris n'emportera pas ceci.

Il frappait orgueilleusement sur ses panneaux, les regardant l'un après l'autre avec un sincère enthousiasme. Le cafetier avait une âme d'artiste. Il était artiste de nature, et cafetier par hasard. Il me raconta sa vie en trois mots :

— J'ai été trop paresseux dans mon enfance ; puis j'étais fils unique et mes parents m'ont gâté. Sans cela j'avais tout comme un autre un grain de folie ou d'esprit dans la cervelle. J'ai râclé du violon sans maître, et sans maître j'ai dessiné, j'ai rimé, j'ai chanté. Mais il est si naturel et si aisé de ne rien faire ! Il est si doux de se coucher chaque soir sans un sou, et de s'éveiller chaque matin avec de l'or dans son gousset ! Mon idéal, voyez-vous, ce n'était pas de devenir banquier, préfet ou receveur général. Je n'avais qu'un rêve : être artiste ! J'ai connu de sots gamins qui jouaient au capitaine sur les bancs de l'école. Eh bien, moi, j'aurais volontiers cédé le commandement d'une armée si l'on m'avait garanti l'emploi de première clarinette ou de premier violon au grand théâtre. Quelque chose me dit que j'étais né musicien. Je crois bien, du reste, que nous naissons tous musiciens à Toulouse.

— Qui tous, c'est évident, m'écriai-je en montrant du doigt les fresques du café. Votre grand peintre inconnu était lui-même un musicien sans le savoir. Il faisait de la musique en peinture ; il jouait tout simplement de la flûte avec son pinceau. N'avez-vous pas eu quelquefois envie de chanter, rien qu'en regardant au plafond votre *Toilette de Vénus* ?

— Très-souvent, monsieur, très-souvent. Et pour deviner cela... il faut être soi-même un artiste. Sûrement, vous êtes artiste, monsieur !

Il allait me tendre la main, j'imagine, en signe de confraternité, lorsque je vis entrer A. V... soufflant, boitant, grimaçant.

— Je suis le plus malheureux des hommes, me dit-il. Garçon, un canif, un canif !

A. V. revenait du banquet où je n'avais pas voulu assister, prévoyant avec raison une averse de toasts et de discours solennels. Quatre heures de marche dans les rues de Toulouse, immédiatement après notre arrivée, avaient mis ses pieds au supplice dans ses bottes neuves, transformées en brodequins de torture. Il fendit le cuir d'un coup de canif, étendit ses jambes sur deux chaises, et poussa en renversant la tête un immense soupir d'allègement.

— Je respire enfin, je respire ! s'écria-t-il avec l'accent pathétique d'un prisonnier délivré. Ah ! maudite ville ! ah ! maudit pavé ! ah ! maudit Capitole et maudit banquet ! J'ai cru un instant que j'allais mourir d'une attaque d'apoplexie. Figurez-vous, mon cher, qu'en vous quittant à la gare, je me suis mis en campagne avec nos amis pour trouver un logement. Les hôteliers étaient furieux qu'on eût commandé le banquet à Paris. Ce mépris de leurs fourneaux les avait chagés en bêtes féroces. — Puisque vous avez apporté votre cuisine, nous disaient-ils, que n'apportiez-vous aussi vos appartements ? Nous n'avons pas une chambre à vous donner, pas un cabinet, pas même une niche ! Allez, allez camper, si cela vous convient, dans la plaine où le maréchal Soult rencontra le duc de Wellington. Vous y serez fort bien sous la tente, autour de cette jolie colonne historique que vous voyez d'ici, au delà du canal. — Errants et dépayés, le sac sur le bras, les jambes rompues, nous avons heureusement rencontré Jules Janin sur la place Lafayette. Arrivé de la veille, le teint rosé, le visage riant, il avait dormi comme un juste, il avait pris un bain d'eau de Garonne, et après un copieux déjeuner au café Tivolier, il avait acheté un énorme bouquet de violettes qu'il agitait mollement de sa main blanche et rose. — Quelle ville charmante ! nous dit-il, une ville Louis XIII bâtie tout en briques comme la place Royale ; une ville où il y a encore des grisettes, de vraies grisettes, et des étudiants, de vrais étudiants, une ville de musique, de gaieté, de vie harmonieuse et légère ; une ville libre, une ville honnête, une ville polie, une bonne et digne ville où je n'ai pas encore aperçu les oreilles d'un biographe. Et le beau climat, le beau ciel, les belles femmes ! Des mœurs d'opéra, mes enfants, de vraies mœurs d'opéra-comique ! On a arrêté devant moi, rue de la Pomme, un petit blond

din de quinze à seize ans qui venait de trouver une paire de boucles d'oreilles, à l'étalage d'un bijoutier. « C'était pour Clémence ! » a-t-il dit tout simplement au gendarme. Et ce bon gendarme, qui l'avait saisi à la course, emmenait avec douceur notre amoureux, en murmurant l'air de *Guillaume Tell* :

Tout qui l'oiseau ne suivrait pas... tandis que le blondin chantait de son côté le morceau de la *Favorita* :

Oui, je cède éperdu... Montrez-moi, de grâce, en Europe, et même dans tout l'univers, une ville où l'on rencontre des gendarmes si paternels, de petits voleurs si gentils... Et des hôteliers si impitoyables, ajoutai-je en interrompant le dithyrambe de Janin. — Et des hôteliers si caressants, reprit Janin avec la sérénité de l'homme heureux. Venez avec moi, et vous trouverez un oreiller où reposer vos têtes. J'ai un hôtelier de roman, qui a l'air d'un ancien majordome, et que je crois Ecossais.

(La suite au prochain numéro).

Beaucoup de personnes, se préoccupant de la possibilité de terminer en temps opportun les travaux d'appropriation de l'hippodrome, supposent que la représentation annoncée pour dimanche prochain n'aura pas lieu. C'est une erreur, et nous sommes priés de faire savoir à nos lecteurs que toutes les dispositions sont prises pour terminer ces travaux et que l'ouverture de l'hippodrome aura lieu à 2 heures précises.

### HIPPODROME

SITUÉ SUR LA ROUTE DE ROUBAIX A TOURCOING. 140 mètres de longueur. 65 mètres de largeur. PROGRAMME DU SPECTACLE. Dimanche 31 Mai 1857.

### COURSES PLATES

4 chevaux (2 tours de l'hippodrome). MM. Robinson montant *Cambromne*, cheval demi-sang ; James montant *Cromwell*, cheval pur-sang anglais ; Smit montant *Fanny*, jument pur-sang ; Bridtjes montant *Vol-au-Vent*, demi-sang.

Exercices du célèbre TOURNIQUET du Cirque-Napoléon, le même qui a fait courir tout Paris.

### COURSES DE CHARS ROMAINS, (Deux tours d'hippodrome).

1.<sup>er</sup> char conduit par M. Saintonge ; — 2.<sup>me</sup> char conduit par M. Joanny ; — 3.<sup>me</sup> char conduit par M. James.

Le célèbre VOLTIGEUR surnommé l'HOMME AÉRIEN.

### Courses de chevaux en liberté (2 tours d'hippodrome).

### Courses debout sur deux chevaux (2 tours d'hippodrome).

Grande lutte de vitesse entre Mlle Jacobs, première écuyère de l'hippodrome de Paris ; Mlle Bordeau, id. ; M. Saintonge, M. Smit. Cette course périlleuse est de la plus grande difficulté. — M<sup>lles</sup> Jacobs et Bordeau sont les seules, jusqu'à ce jour, qui aient exécuté les courses debout, à l'hippodrome.

### GRANDE JOUTE

Pour terminer cette Fête équestre, une aura lieu entre les Jockeys et Amazones composant la troupe.

Dans cette dernière course, une *Cravache d'honneur* sera délivrée au plus habile Jockey ayant exécuté les deux tours d'hippodrome en une minute. — M<sup>lle</sup> *Camélia* qui prendra part à cette course, montera *Bertrand*, cheval limousin pur-sang.

Prix des Places : Places réservées, 2 fr. 50 c.

Premières, 2 fr. — Deuxièmes, 1 fr. — Troisièmes, 50 c.

Ouverture des bureaux à deux heures. On commencera à trois heures précises.

Il y aura vingt minutes d'entr'acte. — L'intérieur de l'hippodrome sera richement décoré. — Lundi GRANDES COURSES.

Les directeurs de cette entreprise, RANCY ET VANDERHEYDEN. 535)

### COURS DE PHYSIOLOGIE HUMAINE & COMPARÉE, à l'usage des gens du monde, donné à l'aide des modèles d'anatomie classique du D<sup>r</sup> Auzoux, par M. Lemercier, médecin.

Ces cours s'ouvrira Mardi prochain, 2 Juin, de six à sept heures du soir, dans la salle du cours de physique, et sera continué les jours suivants, le Dimanche et le Lundi exceptés.

On souscrit en entrant au cours, salle susdite. Prix du cours en huit séances : pour une personne, 15 francs ; — pour deux personnes de la même famille, 25 fr. ; — ou pour une séance, 3 fr.

### ANNONCES

#### AVIS aux Peigneurs et Filateurs de laine.

Une nouvelle Peigneuse mécanique (brevet de MM. H. RAMSBOTHAM & W<sup>m</sup> BROWN) travaille actuellement, pour un mois, dans les ateliers de MM. MOREL & C<sup>ie</sup>, à Roubaix.

Cette machine peut être visitée depuis dix heures du matin jusqu'à six heures du soir, par MM. les fabricants, filateurs, peigneurs et négociants de laine, qui auraient l'intention d'en acheter.

M. A. VAISON, ayant travaillé quatre ans en Angleterre comme ingénieur-mécanicien dans les meilleurs ateliers de BRADFORD (Yorkshire), ainsi que M. DEHAES-LACOSTE, place du Lion-d'Or, 14bis, à Lille, sont chargés de donner des explications et de vendre cette nouvelle Peigneuse mécanique.

A. VAISON est aussi chargé de vendre, à des prix raisonnables, des machines anglaises, d'après les meilleurs et derniers systèmes, pour la filature, le tissage, etc., etc. (509)

Etude de M. LANVIN, Notaire à Roubaix.

### MONS-EN-BARCEUL 29 ARES 55 CENTIARES DE TRÈS-BONNE

### TERRE EN LABOUR à vendre

pour jouir des revenus à partir du 1<sup>er</sup> Octobre 1856

L'an 1857, le Mardi 23 Juin, 3 heures après-midi, M. LANVIN, Notaire à Roubaix, procédera en son étude à la vente en une seule adjudication qui sera définitive, des biens dont suit la désignation :

### MONS-EN-BARCEUL.

29 ares 55 centiares de Terre en labour, tenant du levant à M. Tellier de Marcq, du midi à M. Quecq, propriétaire à Lille, occupation du sieur Adolphe Delcroix, du couchant à l'occupation de J.-B. Decottignies, du nord à l'occupation de J.-B. Hennion.

Cette pièce de terre est occupée par le sieur Charles Nivresse, suivant bail expirant le 1<sup>er</sup> Octobre 1857, au fermage annuel de 50 francs. S'adresser pour renseignements audit M. Lanvin, dépositaire des titres de propriété. (534.)

Etudes de M<sup>rs</sup> DESROUSSEAUX, notaire à Lille, et de DUCHANGE, notaire à Roubaix.

L'an 1857, le Jeudi 11 Juin, trois heures de relevée, M<sup>rs</sup> Desrousseau et Duchange procéderont, en l'étude dudit M<sup>r</sup> Duchange, sise à Roubaix, rue Neuve, à l'adjudication définitive du bien ci-après désigné :

### VILLE DE ROUBAIX

Rue de la Fosse-aux-Chênes, 25

### A VENDRE

Pour en jouir de suite Une vaste et belle MAISON D'HABITATION, avec beau jardin derrière, le tout d'une contenance de 38 ares 14 centiares 10 dix-millièmes. S'adresser pour les renseignements à M<sup>rs</sup> Desrousseau et Duchange, notaire. (520)

Etude de M<sup>r</sup> COTTIGNY, Notaire à Roubaix

### ROUBAIX. VASTE TERRAIN

Couvert en partie de constructions

Situé aux angles du contour de la Station, de la rue du Fresnoy et de la rue de l'Alouette, contenant en superficie 39 ares 13 centiares 73 dix-millièmes, et connu sous le nom de FORT CATEAU,

### A VENDRE en 20 lots.

Le lundi 15 juin, 3 heures après-midi, en l'étude de M<sup>r</sup> COTTIGNY, Notaire à Roubaix, M<sup>rs</sup> DESROUSSEAUX, Notaire à Lille, et ledit M<sup>r</sup> COTTIGNY, procéderont à la vente en une seule adjudication qui sera définitive, dudit bien. (531)

### BON MARCHÉ. MAISON DESBOTTES-DUFOREST

Rue Neuve, 48, Roubaix.

Choix 200 000 rouleaux Papiers peints. Devants de cheminées depuis 75 c. Sommier élastique depuis 15 f. Fauteuil-Voltaire depuis 29 f. 95 c. Chaises garnies en velours, depuis 14 f. 75 c. Chaises-jouets depuis 7 f. 50 c. Façon et pose des rideaux à des prix très-modérés. Dépôt de Tapis pure laine depuis 3 f. 50 c. le mètre.

Décorations pour fêtes. Location de banquettes. Tentures funèbres. NOTA. Le sieur DESBOTTES-DUFOREST se charge également de la pose des papiers dont il n'aurait pas fait la vente. (533)

Il manquait jusqu'à ce jour un système de balance-bascule dont la précision fût incontestable.

LES BALANCES-BASCULES perfectionnées ont fait la réputation de l'inventeur, qui est le seul fournisseur des administrations publiques.

En employant le fer battu on a paré à l'inconvénient que présentait le peu de solidité des bascules en général ; c'est donc une garantie incontestable qui assure la vente des nouvelles balances-bascules, dont le dépôt est établi à Roubaix chez M<sup>lle</sup> Deleplanque.

Toutes les balances de ce système sont poinçonnées et garanties de première qualité. (493) (Voir aux annonces.)

— Elle rêve ; elle rougit, elle sourit... — Elle est jeune et heureuse, Majesté.

— Quel temps d'innocence ! Rien au monde ne nous fait retrouver notre jeunesse. »

Tandis que l'impératrice parlait, ses traits s'adoussaient de plus en plus, et un sourire affectueux et cordial éclairait sa physionomie.

« Quel est, crois-tu, l'objet des rêves de ta fille ? poursuivit-elle. — Ah ! Majesté ! — C'est lui, j'en suis sûre. »

Catherine et Féodorowna s'approchèrent. Arrivées sur le balcon, elles aperçurent un médaillon dans la main d'Alexandra.

« Qu'avais-tu dit ? reprit l'impératrice ; vois-tu, c'est lui qui l'occupe dans ses rêves. — Moi aussi, je m'en doutais. »

Ce médaillon était un portrait de Gustave-Adolphe IV. La czarine imprima doucement un baiser sur les lèvres de la jeune princesse, vers laquelle s'inclinait sa mère. Alexandra leur sourit dans son sommeil.

« Ne l'éveillerons-nous pas ? demanda la grande-duchesse. Je crains que... — Non, laisse-la dormir. Troubler un rêve comme le sien serait péché. Ah ! princesse, les rêves de notre jeune âge sont tout ce qui reste de plus doux à nos cœurs quand arrive la vieillesse. Faisons seulement baisser cette jalousie ; elle adoucira les rayons du soleil. »

Quand on eut exécuté l'ordre de l'impératrice, elle regarda encore un moment sa petite-fille, et une vive émotion se peignit sur ses traits.

« Tu seras heureuse, Alexandra, dit-elle d'un ton plein d'énergie et de résolution ; je le jure sur ma vie, tu seras heureuse ! »

Puis, déposant un nouveau baiser sur les

lèvres de la jolie enfant, elle prit la grande duchesse par la main et quitta le balcon.

Lorsqu'elle reparut dans la salle, où l'attendait sa suite, elle avait repris le maintien majestueux qui lui était naturel.

D'un geste, elle ordonna à ceux qui l'attendaient de la suivre dans les appartements intérieurs.

Mais à peine avait-elle fait quelques pas qu'elle s'arrêta de nouveau.

Elle avait entendu ouvrir une porte derrière elle, et elle se retourna pour voir qui entrerait.

C'était le comte Orloff et le diplomate Markoff. A l'aspect de ces deux hommes, elle parut tenir conseil avec elle-même et changer de résolution. Leur faisant signe d'approcher, elle congédia d'une légère inclination de tête et d'un sourire, la comtesse Branitzka et mademoiselle Protasoff, qui s'éloignèrent aussitôt.

« Vous avez reçu des dépêches ? demanda l'impératrice à Markoff. — Je les ai sur moi, Majesté. — Passons dans la pièce voisine. Grande-duchesse, vous pouvez me suivre ; peut-être ces dépêches vous concernent-elles aussi. »

Et, conduite par Suboff, elle se dirigea vers les appartements intérieurs.

Bien qu'elle n'eût pas encore quinze ans, la princesse Alexandra était plus développée que ne le sont à cet âge la plupart des jeunes filles. Sa rare beauté s'épanouissait dans toute la fleur de son printemps. Sa taille svelte n'avait pas moins de charme que ses traits réguliers, où se reflétait la plus aimable innocence. Ses yeux bleus et pleins de douceur s'animaient

d'un feu passionné quand elle s'abandonnait aux rêves inquiets de l'amour, et rien n'était gracieux comme les boucles blondes qui se jouaient sur son cou.

Son amour pour le roi de Suède Gustave-Adolphe, alors âgé de dix-sept ans et bientôt majeur, est une tradition touchante qui prouve comment l'imagination, éveillée et nourrie par les calculs de la politique, peut conquérir un cœur, que la réalité vient briser ensuite, grâce à la fragilité de ces calculs.

On prétend que le traité de paix de Warcle, conclu le 14 août 1790, contenait déjà un article secret par lequel l'impératrice Catherine II et Gustave III arrêtaient le mariage de la princesse Alexandra avec Gustave-Adolphe IV.

A peine l'impératrice s'était-elle éloignée que sa petite-fille ouvrit les yeux, et les promena autour d'elle avec confusion.

Un charmant sourire se jouait sur ses lèvres gracieuses : c'était le génie des songes qui s'enfuyait.

Elle se leva effrayée.

« Mon Dieu, je crois que j'ai dormi... oui, oui, j'ai rêvé, je l'ai vu... il était auprès de moi. »

Et le sourire reparut sur ses lèvres, comme si le songe revenait la visiter.

« Quelqu'un m'aurait-il vu endormie ? Non pourtant, on m'eût éveillée ; ah ! qu'il est doux de rêver ! » Elle se passa la main sur le visage et quitta le balcon.

« Son portrait dans ma main ! Mon Dieu ! quelle imprudence ! Si quelqu'un m'avait vue... Elle cacha le médaillon. « Voilà ta place, mon ami, dit-elle... ici... mais je sais que tu en as encore une meilleure »

ajouta-t-elle en portant la main à son cœur. Puis, après s'être promenée un instant dans la pièce :

« Où peut donc être Willanow ? reprit-elle ; elle ne paraît point encore. C'est sa faute si je me suis endormie... Eh ! eh ! cette Willanow... »

Un peu de mécontentement se peignit sur les traits de la princesse, et sa jolie main se ferma dans un mouvement de colère enfantine.

Au même instant la porte s'ouvrit, et une jeune personne d'une vingtaine d'années parut sur le seuil.

Elle était belle comme Alexandra, mais d'une beauté toute différente.

Dans ses yeux foncés rayonnait une flamme d'un éclat éblouissant, et ses cheveux noirs flottaient en longues boucles sur des épaules aussi blanches que la neige.

Les deux jeunes filles coururent gaiement au-devant l'une de l'autre.

« Combien je t'ai désirée, Willanow ! Tu es cruelle de me laisser seule si longtemps ; je crois que voilà une heure tout entière que je ne t'ai vue. D'où viens-tu ? Il faut que tu m'en rendes compte. »

En parlant ainsi, la princesse menaçait son amie du doigt d'un air espiègle.

« Pardonnez, Altesse, répondit Willanow ; mais quelle demoiselle de la cour peut disposer complètement d'elle-même ? La toilette prend aussi beaucoup de temps. — Mauvaise excuse ; tu es trop belle pour en consacrer beaucoup à la tienne. Si tu veux savoir quelle toilette te sied le mieux, regarde-moi dans les yeux ; qu'y lis-tu ? »

RIDDERSTAD. (La suite au prochain numéro.)